Asexualité, de la honte à la fierté

Notre journaliste s'est longtemps demandé ce qui clochait chez elle. Quand elle a découvert qu'elle était asexuelle, elle a aussi compris que ne pas avoir de désir peut transformer les membres de sa communauté en proies, entre viols correctifs et violences conjugales.

Aline Mayard
Emilie Désir / Encrages pour NEON

Au collège, je me disais que « ça » finirait par arriver, que les conversations autour du sexe m'intéresseraient un jour, que j'aurais envie de regarder les pornos de Canal+, que les bras d'un homme musclé me feraient de l'effet. Mais je suis entrée au lycée et toujours rien. A en croire mes camarades, je n'étais plus en retard, mais coincée. Pourtant, dans ma tête, j'étais un esprit libre, une hippy des temps modernes. La preuve, mon film préféré était la comédie musicale *Hair*. Pour les convaincre que je n'étais pas frigide, j'ai obtenu qu'on regarde le film et sa chanson *hot* en cours d'histoire (c'était génial), puis j'ai roulé des pelles en boîte de nuit (une horrible expérience).

Des milliers d'aces ne ressentent pas ou peu d'attirance sexuelle

A 20 ans, je me suis tournée vers le web et, à force de chercher, je suis tombée sur un site dédié à une orientation sexuelle dont je n'avais jamais entendu parler : l'asexualité. Grâce à Aven (Asexual Visibility and Education Network), je découvrais qu'il y avait des milliers de personnes qui, comme moi, ne ressentaient pas ou peu d'attirance sexuelle. Sur le forum (voir interview, page 65), les « aces » (diminutif phonique pour *asexual*) racontaient s'être senti·e·s cassé·e·s et anorm·ales·aux. Je n'étais donc pas seule.

Mais en dehors de chez moi, la vie étudiante battait son plein, et baiser était l'activité principale du campus. Plus un mois ne passait sans que l'on me dise que je ne pouvais pas rater ça. J'étais pleine de jalousie, mais surtout d'inquiétude : qui voudrait de moi ? Est-ce que j'étais condamnée à vivre sans amour ? Ma virginité intriguait et j'avais beau ne rien demander, tout le monde avait son opinion : j'avais peut-être refoulé une mauvaise expérience (je devais voir un·e psy), ma libido était probablement enterrée (je devais me masturber), je ne savais simplement pas ce que je ratais (je devais pratiquer). Alors, je me suis forcée. Généralement, ça se passait mal – c'est ce qui arrive quand on n'a pas envie – et mes partenaires ne semblaient pas s'en soucier. Je disais stop en plein milieu, mais souvent, ils insistaient. Je tenais bon. Toutes ces expériences avortées ont progressivement transformé mon désintérêt pour le sexe en hantise. Il m'aura fallu dix ans et des pratiques violentes pour accepter ma différence. Et depuis que je fréquente des communautés aces sur Facebook et Discord (une app de discussion), je me rends compte que mon refus de mon asexualité aurait pu m'entraîner dans des situations bien pires. Sur ces groupes, j'ai rencontré de nombreuses personnes forcées à avoir des rapports sexuels. Il y a cet homme asexuel maltraité par sa copine. « Avoir le pouvoir sur moi l'excitait », m'a-t-il dit. Ces innombrables femmes qui s'entendent dire qu'elles sont égoïstes car le sexe est un besoin naturel pour les hommes. « Il profitait de la nuit pour me doigter », m'a confié l'une d'elles. Ces mecs victimes d'autres hommes convaincus que les gays ont forcément une libido débordante, et qui se sentaient obligés de céder. Et puis il y a Cecil, qui a échappé à un viol correctif.

Adolescente, Sophie, qui a aujourd'hui 22 ans, a subi des relations forcées avec son premier petit copain… et s'est sentie coupable.

« On va faire de toi un homme »

Cecil a eu une histoire assez semblable à la mienne. A 16 ans, il tape dans Google « ne pas avoir d'attirance sexuelle » et découvre l'asexualité. « Je me suis dit : "Ça, c'est moi". » Suite à cette trouvaille joyeuse, Cecil se sent mieux, plus fort, plus fier. En terminale, il en parle à ses camarades. « Ils m'ont dit que j'étais trop jeune »

» pour savoir, que c'était une phase, se rappelle-t-il. Derrière leur volonté de m'aider, il y avait de la condescendance. Ils voyaient ça comme une maladie. » Il n'en parle plus, mais ses copains n'oublient pas. Et un jour, il entend un garçon et une fille planifier de le droguer lors de la soirée de fin d'année. Pour le violer. Pendant des semaines, il fait mine de ne rien savoir et, le soir fatidique, il reste chez lui. « T'es où ? », « Viens, on va faire de toi un homme. » Toute la soirée, les SMS s'enchaînent. Cecil comprend qu'il a échappé au pire.

Après avoir échappé à un viol planifié lors d'une soirée de fin d'année, Cecil reprend confiance et se met à militer

Les trois années qui suivent sont compliquées. Cecil se renferme sur lui, ne parle plus de son asexualité. Puis, grâce à Tumblr, il finit par rencontrer des personnes queers et aces, se fait des ami·e·s, reprend confiance et commence même à militer. Aujourd'hui, Cecil a 24 ans et prévoit d'écrire une bande dessinée pour raconter son histoire et éviter que d'autres souffrent comme il a souffert.

« Tu ne fais pas d'efforts »

Sophie a toujours été très curieuse, mais s'il y a bien une chose qui ne l'a jamais intéressée, c'est la sexualité. « Je m'y suis trouvée confrontée d'un coup quand j'ai eu mon premier copain. » Elle a 17 ans, lui 19. « Quand on a commencé à sortir ensemble, il me répétait : "Tu me diras quand t'es prête", "J'ai toujours des capotes sur moi" », se souvient-elle. Il lui fait comprendre qu'il en a très envie et qu'elle le fait attendre. Alors, elle cède. Cette première fois, elle la vit comme une satisfaction, celle d'avoir passé un cap, et aussi comme une déception. C'est donc ça ? Faute d'envie, son corps se tend, elle souffre. Elle est au bord des larmes. A la fin, il se tourne vers elle : « C'était bien, hein ? »

Pendant un an, il lui serine que le sexe est un besoin, que c'est normal dans un couple, qu'il faut qu'elle le prenne en compte. Elle plie de plus en plus. Contrairement à ce qu'elle pensait, l'envie ne vient pas en le faisant, et chaque rapport non désiré est douloureux. Pourtant, elle le trouve beau. Elle se demande pourquoi elle n'éprouve pas de désir, comme dans les films, comme ses amis, comme son mec. Il lui répond que ça doit être un problème d'hormones, qu'elle a la flemme, mais que « quand on y est, ça va ». Sophie le croit. Elle se sent coupable.

« Les hommes disent que ce qui les intéresse dans l'acte, c'est de donner du plaisir. Aujourd'hui, je crois que ce qui leur plaît, c'est de nous montrer que c'est grâce à eux que l'on jouit », ajoute-t-elle. « Je le privais de cette façon de flatter son ego. » Pourtant, d'une certaine manière, c'est lui qui a voulu sortir avec une fille qui ne pouvait pas lui offrir ce qu'il souhaitait. Ils ne se sont pas mis ensemble parce qu'ils étaient amoureux : elle était désespérée de ne pas avoir de copain. « Il fallait bien que j'y passe », estime-t-elle avec le recul. Lui, « il cherchait du sang frais ». Elle lui propose d'ouvrir leur relation, il refuse. Le harcèlement continue. Au réveil parfois, quand elle dort encore, il la touche. Il lui affirme que le matin, c'est génial, et puis que c'est tendre. Et que c'est injuste, qu'il est patient et qu'elle ne fait pas d'efforts.

Il paraît inimaginable que quelqu'un puisse ne pas vouloir de sexe

Elle finit par le quitter quand elle apprend qu'il la trompe. Récemment, elle l'a vu commenter une publication sur le consentement sur les réseaux sociaux : « A croire qu'il y a des hommes qui ne comprennent pas quand on leur dit non. » Il ne semble pas avoir pris conscience qu'il avait forcé Sophie. « Après tous les combats pour la libération sexuelle, c'est inimaginable que quelqu'un puisse ne pas vouloir de sexe », estime-t-elle. Ce déni est si fort, si collectif, qu'il est difficile de ne pas y adhérer. C'est précisément pour cela que j'ai moi aussi cherché pendant si longtemps et avec tant de violence à débloquer le désir que j'espérais avoir au fond de moi.

La contrainte à la sexualité

Pour comprendre l'obsession de la société pour la sexualité, il faut faire un détour par le travail de la poétesse états-unienne Adrienne Rich. En 1980, elle publie *La Contrainte à l'hétérosexualité et L'Existence lesbienne* et propose que l'on regarde l'hétérosexualité comme un système politique, une manière de penser le monde. Dans cette société, l'hétérosexualité est la seule façon d'être, et les transgressions sont punies « de violences sociales, symboliques et physiques ». Pour Adrienne Rich, l'homosexualité fait peur car elle est perçue comme une attaque contre l'hétérosexualité et donc « le droit masculin d'accès aux femmes ». Les penseurs et penseuses asexuel·le·s ont naturellement prolongé son travail et développé l'idée d'une « contrainte à la sexualité ». Dans son ouvrage *Ace* (éd. Beacon Press, en anglais), la journaliste Angela Chen la définit comme un ensemble de postulats et de comportements qui soutiennent que toute personne normale est sexuelle et que ne pas vouloir du sexe est contre-nature. C'est parce que cette contrainte à la sexualité existe que la majorité des personnes qui ne ressentent pas de désir sexuel – 1 à 4 % de la population, selon les études – n'ont jamais entendu parler d'asexualité. Et c'est à cause d'elle que tant de gens réagissent violemment quand ils y sont confrontés. Souvent, il s'agit « seulement » de pression sociale ou d'insultes, et parfois, de violences. Car Cecil n'est pas un cas isolé. Je repense souvent à cette jeune femme qui m'a raconté avoir échappé à une agression de son oncle après avoir abordé son absence de désir lors d'un dîner. Elle a dû se battre pour le repousser de sa chambre. »

Cecil, 24 ans, a évité de peu un viol de ses camarades. Ici, dans son appartement de la région parisienne, il porte la bague noire du mouvement asexuel.

» Angela Chen a cherché à comprendre ces actes. Il est possible que les personnes qui ont voulu violer Cecil et tant d'autres aient vu leur tentative comme un acte de bienveillance. « Si vous estimez réellement que les gens "normaux" et heureux ont un minimum de désir sexuel, alors les aider à "être en contact avec leur sexualité" est une bonne chose » selon eux, m'a-t-elle expliqué. Il est aussi possible qu'elles aient voulu les « punir de ne pas être normal·e ». Dans tous les cas, ces viols correctifs prouvent à quel point la contrainte à la sexualité est ancrée dans notre société.

« Tu n'es pas comme les autres »

Parce que notre société est contradictoire, la contrainte à la sexualité et la libération sexuelle n'ont fait disparaître ni le slut-shaming (attaques envers les femmes dont le comportement sexuel n'est pas jugé « normal »), ni le mythe de la femme pure. « Je crois qu'il glorifiait le fait que le sexe ne m'attirait pas », estime Léa *, à peine 20 ans, en référence à un ami qui l'a sexuellement agressée. Lycéenne, elle passe pas mal de temps avec lui, il aime lui raconter que les femmes ne savent pas se tenir à un seul homme. « Il me voyait comme une sainte vierge », ajoute-t-iel (Léa utilise le pronom « iel »).

Un homme peut se dire qu'une femme qui n'a pas de désir sexuel est faible, docile, et qu'elle se laisserait faire

Lors d'une soirée, alors que Léa et son ami sont assis sur un canapé, il la touche. Léa est sidérée, ne sachant que dire ni que faire. Il continue. Pendant longtemps, elle a refoulé cette douloureuse histoire, ne se la rappelant que récemment, lors d'un travail psychologique à propos d'une agression plus récente, par un autre ami. C'est une fin de soirée chez un pote, Léa et cet homme dorment dans le même lit. A quatre reprises, il la touche, et à chaque fois, iel le repousse. Il lui répond que ce n'était pas intentionnel. « Il a eu des attitudes problématiques avec d'autres filles, admet Léa un peu plus tard. Mais avec moi, c'était différent. » Il lui porte plus d'attention qu'aux autres et la couvre de cadeaux, malgré ses protestations. « Paradoxalement, ça l'attirait que je n'aie pas envie », estime Léa. « Il s'est imaginé une relation privilégiée intouchable. » Son ami s'est probablement dit qu'une femme qui n'a pas de désir sexuel est faible, docile. Et qu'elle se laisserait faire.

Aujourd'hui, Léa continue de souffrir de crises de dissociation. Faire des câlins avec son copain lui provoque parfois des poussées d'anxiété. Avec lui, Léa a toujours été ouverte sur son asexualité, mais accepter son orientation n'a pas été facile. « Il y a une part de moi qui se demandait si ce n'était pas juste une réponse aux agressions. » Le mythe selon lequel l'absence de désir est une réaction à un traumatisme est tenace.

« Si j'avais su »

Léa et toutes les personnes à qui j'ai parlé ont en commun une chose : au début de leurs interrogations, elles ne connaissaient pas l'asexualité et ne savaient pas qu'elles avaient le droit de dire non. Sophie a désormais 22 ans et elle en est convaincue, elle aurait évité bien des problèmes si elle avait entendu parler du sujet et de consentement plus tôt. Maintenant qu'elle a rejoint des groupes sur les réseaux sociaux, elle se sent plus forte. Elle a fini par accepter. « C'est drôle de faire le deuil de quelque chose que l'on n'a jamais eu », dit-elle. Aujourd'hui, elle sait fixer ses limites. Avec son copain actuel, elle a parfois des rapports. « Comme c'est moi qui choisis quand, j'arrive à passer un plutôt bon moment, explique-t-elle. Je n'en retire pas de satisfaction particulière, mais je ne le vis plus comme une punition ou une corvée. »

Il faut arrêter de penser que le sexe doit régir la vie du couple

Cecil et Léa ont décidé avec leurs partenaires allosexuel·le·s (personnes ayant du désir) respecti·ves·fs de ne pas avoir de rapports. Parfois, la copine de Cecil couche avec d'autres personnes. « Il faut arrêter de penser que le sexe doit régir la vie du couple, que c'est un devoir », estime Sophie. « C'est toujours celui qui en a envie qui a raison. C'est dommage que ça soit dans ce sens-là tout le temps. » De mon côté, j'ai choisi d'être célibataire. J'ai enfin compris que ça ne voulait pas dire vivre sans amour. Pour ça, j'ai mes ami·e·s et ma famille. Et quant au sexe… qu'est-ce que ça a de si extraordinaire ? N

* Le prénom a été changé.

sur neonmag.fr

- Romans, séries… cinq personnages asexuels à découvrir dans la pop culture
- « Ne plus faire l'amour m'a sauvée » : elles nous racontent pourquoi elles sont devenues abstinentes volontaires.

Si vous demandez à une personne asexuelle comment elle a découvert l'asexualité, elle vous parlera probablement d'Aven. C'est sur ce site, créé par David Jay en 2001, que le mouvement est né.

NEON, magazine : Quand vous êtes-vous rendu compte que vous étiez asexuel ?

David Jay, penseur asexuel : En classe de sixième, mes camarades ont commencé à parler de crushs et de sexualité d'une façon que je ne comprenais pas – je suis à la fois ace (asexuel) et aro (aromantique). Plus je grandissais, plus cela m'inquiétait. J'ai inventé le mot « asexuel » pour décrire ce problème. Ce que je ne savais pas, à cette époque, en 1996, c'est que quelques universitaires utilisaient déjà ce terme. En entrant à la fac, je me suis mis à chercher des gens comme moi. Les assos queers des universités du coin n'en avaient jamais rencontrés, rien non plus dans la bibliothèque. Quand j'ai entendu parler de Google – en 2001 –, j'ai fait une recherche et je suis tombé sur un article, *"My life as an amoeba"* [*amoeba*, une amibe en français, est un organisme unicellulaire qui se reproduit de façon asexuée, ndlr]. C'était la première fois que j'avais une preuve que quelqu'un d'autre éprouvait ce que moi-même je vivais. C'était un grand moment d'émotion et de validation, si fort que je ne pouvais même pas finir de lire l'article !

Après, j'ai créé la page Aven (Asexual Visibility and Education Network), pour trouver d'autres personnes comme moi. Je l'ai envoyée aux associations queers du campus et j'ai reçu de nombreux emails, très longs. Les gens pouvaient enfin dire toutes les choses qu'ils n'avaient pas pu exprimer jusqu'ici. J'ai alors été contacté par un membre de Haven for the human amoeba [Havre de paix pour les amibes humaines, ndlr], un groupe Yahoo! composé de dix-huit personnes, et c'est là que les conversations sur l'asexualité ont commencé.

A quel moment a-t-on commencé à parler de communauté ?

Au printemps 2002, j'ai découvert que le domaine asexuality.org était disponible. Le propriétaire vivait à vingt minutes en voiture du campus, je lui ai donné 25 dollars en liquide, et j'ai obtenu le domaine. Pendant l'été, j'ai ajouté le forum, et c'est là qu'Aven a vraiment pris. L'objectif était d'offrir aux gens le sentiment de validation qu'ils cherchaient, de leur permettre de rencontrer d'autres aces, mais aussi d'avoir de grandes discussions. C'est là que les concepts d'aromantisme ou de demi-sexualité sont nés, que le drapeau ace a été conçu. Et que certaines des premières conversations sur la non-binarité ont eu lieu. Puis, en 2003, des membres ont commencé à animer des forums dans d'autres langues.

Pourquoi est-ce arrivé si tard ?

Il y a de la honte, car pour beaucoup, être ace signifie être incapable d'intimité, « cassé·e », d'une certaine façon. Il a fallu attendre que les mouvements queers démocratisent le concept d'orientation sexuelle pour que les gens commencent à réfléchir à qui ils étaient. Et l'arrivée d'internet pour qu'ils puissent se trouver. Le mouvement ace est né parce que plein de monde a tapé ce mot qu'ils pensaient avoir inventé. C'est incroyable de voir que l'asexualité commence à être connue du grand public ! Aujourd'hui, le mouvement devient plus intersectionnel. Il y a des discussions sur les formes que prend l'asexualité dans d'autres cultures, je pense à l'Inde notamment. Nous commençons à explorer ce que veulent dire l'intimité et la famille pour les aces, et comment cela change la façon dont notre société en général aborde ces sujets. Ce n'est que le début !